

*To the tribes of the Northern Territory and
North East Western Australia.*

*To the sufferers and the warriors, to the women
fighting for survival, to the kids full of joy but
who become hardened fast. Miriwoong, Gajerrong,
Pintupi-Luritja, Arrernte, Nungali, Yolngu, and so
many others, thank you, you real owners of the
country, for welcoming me.*

With all my love,

Jeff.

Aux tribus du Territoire du Nord et du nord-est
de l'Australie-Occidentale.

Aux victimes et aux guerriers, aux femmes qui
luttent pour leur survie, aux enfants pleins de joie
mais qui s'endurcissent vite. Miriwoong, Gajerrong,
Pintupi-Luritja, Arrernte, Nungali, Yolngu, et tant
d'autres, merci, vous les vrais propriétaires
du pays, de m'avoir accueilli.

Avec tout mon amour,

Jean-François.

*Oh white man
how can I make you understand this love of land?
It has the touch of a child's fingertips
to a mother's lips.
Her loveliness is summer red,
pink fading gold,
as mother sun sinks to fold
herself in a cloak of night
embossed with the light of stars from a black's
nation dreamtime.*

Oh homme blanc
comment puis-je te faire comprendre cet amour
de la terre ?
Il a le toucher du bout des doigts d'un enfant
aux lèvres d'une mère.
Sa beauté est rouge d'été,
or rose fané,
alors que la mère soleil sombre pour se plier
dans un manteau de nuit
orné de la lumière des étoiles du temps du rêve
d'une nation noire.

Jack Davis, in *John Pat and other poems*, Dent,
Melbourne, 1988.

introduction

Un jour après que j'avais quitté Darwin, une femme aborigène y a été poignardée au ventre, dans un parc. Elle a réussi à s'enfuir et son errance l'a conduite à la réception d'un grand hôtel du quartier riche de la ville. Elle est morte dans les bras du personnel de la réception.

Je n'ai pas été surpris en l'apprenant, parce que c'est un fait que j'ai constaté partout dans le Territoire du Nord, en Australie-Occidentale, au cœur des tribus : les femmes sont massacrées. Elles ont même, précisément, onze fois plus de risques qu'une Blanche d'être tuées par leur conjoint.

Les filles et les femmes aborigènes sont, de toutes les ethnies de la terre, celles qui sont victimes des violences les plus atroces.

Quelle en est la raison ? Les racistes, toujours si désireux de prouver leur supériorité, affirment que c'est parce que l'on a affaire à des sauvages.

Je fréquente les Aborigènes depuis plus de sept ans maintenant, et je rentre d'un long séjour de cinq mois

qui m'a mis en contact avec les tribus de Ceduna, de Port Augusta, des Flinders, de Tennant Creek, de Katherine, de Kununurra, de Wyndham et d'ailleurs. Partout j'y ai cherché la vérité, j'y ai poursuivi ma quête de compréhension. Les violences ne se cantonnent pas à ce que l'on fait aux femmes. Les enfants, parfois très petits, se suicident. Les hommes meurent aussi. Ces gens – des familles entières, quelquefois – disparaissent, pour ne jamais réapparaître.

Que se passe-t-il ?

C'est une question d'une extraordinaire gravité, à laquelle on ne saurait répondre à la légère. Pourquoi ce chaos dans les tribus ? Cette violence démentielle ?

« Démentielle » est bien le mot, et c'est le début de l'explication. L'invasion britannique a traumatisé les tribus au-delà de toute mesure. Des gens puissamment armés, venant d'une culture diamétralement opposée à celle des Aborigènes, s'en sont pris à eux avec une férocité bestiale. Je n'ai pas la place pour énumérer ici ce qui a été infligé aux natifs partout sur l'île, mais songez, je vous en prie, en termes d'individualité, plutôt que de penser à un groupe indéfini.

Telle jeune fille a été violée et mutilée, tel homme a vu ses enfants tués sous ses yeux à coups de crosse de fusil, telle vieille femme a assisté au meurtre de sa famille entière, brûlée comme on brûle des bûches. Chacune de ces personnes a subi un choc psychologique si terrifiant que sa psyché en a été pulvérisée. Mais cela ne s'est pas arrêté. Parce que les exactions

des colonisateurs ont continué. Encore, et encore, pendant deux cent cinquante ans. Les Blancs sont toujours là, aujourd'hui vingt fois plus nombreux que ceux qu'ils ont envahis. Ils contrôlent la vie sociale, les rouages économiques du pays, quand les tribus, elles, sont misérables.

Et les racistes, qui sont les descendants des monstres qui ont mis l'île à feu et à sang, montrent du doigt les natifs, en les traitant d'incapables et de fauteurs de troubles. Une gérante d'hôtel de Katherine, dans le Territoire du Nord, explique aux nouveaux membres de son personnel que les « Abos » méritent tout juste une balle dans la tête. (Cela m'a été raconté par une jeune femme qui venait d'être embauchée dans cet établissement.) Parfois, c'est dit de façon plus subtile, plus insidieuse. Mais presque toujours, dans le meilleur des cas, ces natifs sont présentés comme des gens « à problèmes ».

Il n'est pourtant pas si difficile de se mettre à la place des Aborigènes : il suffit d'être humain.

Les traumatismes individuels, génération après génération, se sont interpénétrés, créant des troubles immenses dans les communautés. En dehors des atteintes physiques que sont les meurtres, les viols, les coups portés, les membres des tribus ont dû faire face à un constant mépris, à une négation systématique de leur vision de l'existence, de leur religion, de leurs liens familiaux parfois très complexes et différents de ceux des Occidentaux.

On sait que l'acharnement physique et psychologique contre un être finit par générer chez lui une haine de soi ; c'est un phénomène bien connu des enfants et des femmes battus. L'on en vient, à son corps défendant, à épouser une part des idées de son tortionnaire.

Pour échapper à cet enfer, beaucoup d'Aborigènes se sont réfugiés dans l'alcool et dans la drogue, afin d'y trouver un oubli passager. Mais ces instruments, apportés eux aussi par les colons, sont aussitôt devenus une nouvelle plaie pour les tribus.

L'invasion du pays a créé un atroce bouleversement dans des cultures vieilles de plus de cinquante mille ans, chez des femmes et des hommes qui vivaient sur leurs terres avec leurs règles, leurs lois, leur conception du monde.

Si aujourd'hui en Occident on s'intéresse aux Aborigènes, c'est presque toujours pour leur art pictural, et seulement pour cela. Mais les colons les volent, une fois de plus : les tableaux rapportent souvent davantage aux marchands et aux intermédiaires qu'aux artistes eux-mêmes, payés parfois une poignée de billets pour une toile vendue des centaines de milliers de dollars.

Il n'y a guère de salut pour les tribus. Je voudrais que ce qui se passe dans *Sorry Business* soit une exagération. Ce n'est pas le cas. J'ai constaté à Tennant Creek, à Katherine, à Alice Springs et ailleurs, de terribles tensions. Si la poudrière finit par exploser,

les Aborigènes seront une nouvelle fois accusés du pire. On réclamera moins de laxisme, plus de sévérité contre ces gens qui pourrissent déjà dans une hideuse misère économique et morale. Il semble que depuis mon premier séjour sur l'île il y a sept ans, tout s'est encore aggravé.

Beaucoup désirent, sans le dire ou en le disant, que les Aborigènes des tribus disparaissent.

Mais c'est leur terre. C'est leur île. Je témoigne pour eux et vous demande, lorsque vous aurez fini ce livre, de témoigner à votre tour.

Merci.

chapitre 1

La flèche s'est plantée dans la poche supérieure de mon sac à dos, juste derrière ma tête.

J'en avais entendu le sifflement, immédiatement avant l'impact.

Le choc m'a fait trébucher alors que je me tenais sur une partie très étroite du sentier, et j'ai failli tomber dans le vide. Reprenant mon équilibre de justesse, j'ai réussi à me coller au rocher, sur ma gauche, en enfonçant mes ongles dans une anfractuosité.

Dakota s'est arrêtée, puis retournée, les sourcils froncés ; une chute à cet endroit signifiait une mort certaine : plus de cent mètres de vide s'ouvraient à notre droite.

Apercevant la flèche, ma sœur a ouvert grand les yeux et un rayon de soleil rasant a magnifié le bleu clair de ses iris.

chapitre 2

Mon nom est Winter Mackenzie. Je suis née en Californie, à Del Mar, tout au bord de l’océan. J’ai dix-huit ans. Ma sœur Dakota en a dix-neuf.

Comme notre mère Phoenix, nous sommes grandes, élancées, avec de larges épaules, des mains solides aux doigts interminables et aux ongles carrés. Nos cheveux sont blond polaire, presque blancs, notre peau est cuite par le soleil que nous allons chercher partout, et nous n’avons besoin de personne d’autre que de nous-mêmes.

Bradley, notre père, n’a jamais voulu reconnaître officiellement nos naissances et ainsi ma sœur et moi ne le reconnaissons-nous pas non plus. Pendant un temps il est venu, et parti, puis revenu, puis reparti dans la vie de notre mère, mais elle a fini par se lasser parce qu’il nous ignorait, nous qui étions ses filles ; un an après ma naissance, Bradley n’a plus eu le droit de venir chez nous.

– Pourquoi tu t’es mise avec lui ? ai-je un jour demandé à Phoenix.

– Dakota m’a déjà posé cette question, m’a-t-elle répondu.

– Et alors ?

– Alors, je ne me suis pas vraiment mise avec lui, n’est-ce pas ?

– Si. Assez pour faire deux enfants.

– Une femme puissante ne justifie pas ses choix.

C’est une phrase que j’ai retenue. Elle est même, un temps, devenue ma devise.

Une courte mèche s’échappait du chapeau de Dakota. Ses yeux étaient toujours écarquillés ; j’ai entendu l’air qui entrait et sortait en sifflant par ses narines.

Elle a dit :

– Putain, qu’est-ce que c’est que ça ?

– Une flèche.

– Putain...

Ma sœur a regardé en amont du sentier, puis en aval et – je l’ai lu sur sa figure – elle est arrivée à la même conclusion que moi : nous n’avions nulle part où nous cacher. J’attendais l’autre flèche qui allait se planter dans une de mes jambes, dans mon torse, ou dans ma tête.

– On court ! a crié Dakota.

Et comme, bouche entrouverte, je la fixais sans réagir, elle m’a saisie par la bretelle de mon sac, me collant contre elle pour me postillonner au visage :

– Allez !

Nous étions équipées pour le trek, avec nos sacs Karrimor Sabre hyper lourds. Nous avions pesé celui de Dakota au départ de Los Angeles, quinze kilos, et le mien oscillait entre seize et dix-sept kilos, alors que c'était ma sœur qui portait la tente. Moi, je voulais impressionner les beaux Australiens avec mes tenues. Pas question de tourner deux mois avec trois t-shirts, deux shorts et un pantalon. J'avais emporté des robes, des accessoires ; j'avais même pris mes sandales compensées. J'étais parée. Mais depuis notre arrivée sur la grande île nous n'avions jamais le temps de faire des lessives, et les pentes étaient très poussiéreuses ; nous étions couvertes de crasse. Nous cachions nos cheveux pleins de nœuds sous nos chapeaux. C'était tout à fait raté pour la *fashion vibe*.

Courir sur un sentier étroit qui monte raide et joute le vide, alors que l'on est déjà épuisée et que l'on porte un énorme fardeau ? Avec les six litres d'eau ajoutés pour le trek, nos sacs pesaient au moins vingt kilos.

Je haletais, et je maudissais Dakota qui détalait devant moi, mais je savais qu'elle avait raison. L'angle d'entrée de la flèche plantée dans mon sac démontrait qu'on l'avait tirée de derrière, pas d'au-dessus. Si nous avions fait demi-tour, nous aurions fait face à celui qui nous visait.

Les deux popotes que je portais accrochées à l'extérieur de mon Karrimor s'entrechoquaient, marquant la cadence. La peur, la vraie, m'a submergée : c'était certain, j'allais recevoir une autre flèche.

Non, c'est débile, non, c'est une erreur, c'est juste un accident, c'est une flèche perdue, oui, bien sûr que c'est ça !

J'ai failli m'arrêter et crier à ma sœur de ne plus courir, mais je ne l'ai pas fait. Parce qu'une autre voix au fond de moi, une voix que je ne reconnais pas mais à laquelle j'accordais pourtant une totale confiance, m'a dit :

Si, Winter. On t'a visée.

J'étais un gibier.

Après une centaine de mètres de dénivelé, nous avons enfin trouvé un abri. Un grand rocher rouge vif aux arêtes déchiquetées, planté là par les caprices de la montagne. Sa hauteur dépassait les trois mètres. Dakota a fait demi-tour, puis est revenue vers moi. Son visage brun était devenu couleur brique ; ses sourcils étaient trempés de sueur.

– Vite !

Elle m'a poussée derrière le rocher avant de venir se coller contre moi.

Nous avons écouté. Il n'y avait aucun autre bruit, seulement les criaileries de deux cacatoès se disputant à l'ombre d'un arbre, loin en contrebas. Lentement, Dakota a porté la main à mon sac.

– Ne bouge pas.

Elle a tiré sur la flèche, essayant de l'arracher au tissu, mais elle ne venait pas. J'ai dit :

– Je m'en occupe.

Je me suis coulée hors des bretelles, et j'ai aussitôt compris : le projectile avait certainement traversé mon téléphone portable, que je rangeais toujours dans la poche supérieure du Karrimor.

J'ai ouvert la poche ; mon Samsung était bien transpercé, comme un poisson par un harpon.

Dakota m'a arraché des mains la flèche et le téléphone.

– C'est une pointe de chasse, a-t-elle dit.

Alors, je me suis souvenue que ma sœur était archère.

– Une Red River gros gibier, a-t-elle précisé, en effleurant du bout de l'index les lames tranchantes.

– Et alors ? C'est quoi ? C'est un accident ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Cette flèche a été tirée de très loin. Autrement, elle aurait continué sa course après avoir troué ton sac.

– C'est mon téléphone qui l'a bloquée.

– Non. Tu ne comprends pas. Ces flèches sont tirées par des compounds, des arcs à poulie surpousants. Le projectile est très, très rapide. Il peut traverser de part en part une poitrine d'élan.

– Mais, euh... ils chassent quoi comme gibier, ici ?

– Je ne sais pas. Je ne suis pas chasseuse, Winter.

– Regarde sur ton tel s'il y a du réseau.

– Laisse tomber avec ça. On est en plein désert, et en altitude, en plus. Ils nous avaient prévenues, qu'il n'y aurait pas de téléphone. On n'est pas à Del Mar.

Après une hésitation, ma sœur a tiré sur la fermeture éclair de sa poche de poitrine pour sortir son appareil.

– Regarde. Rien, même pas une barre.

– Il faut descendre.

– Non. Il est là, derrière.

Ce « il » m'a donné la nausée. Ce « il » qui avait tiré sur moi.

– On est où ?

Dakota a regardé sa montre altimètre.

– 850 mètres. À peu près.

– Alors, il faut continuer à monter, et après, redescendre, euh, euh, de l'autre côté.

– Le sommet est à plus de 300 mètres de dénivelé. Même si on court comme des dingues, avec les sacs, c'est une éternité à découvert.

– Et sans les sacs ?

– Winter... tu veux qu'on parte en courant sans emporter nos affaires ? Dans le désert ? En laissant l'eau ? Avec cette chaleur ? En deux heures on serait mortes. Ce qu'il faut, c'est réfléchir.

– On n'aurait jamais dû désobéir, Dakota. Tu crois que c'est comme une... une espèce de punition ?

– Non, ce n'est pas une punition, Winter. Ils ne nous tirent pas dessus parce que nous avons fait les malignes.

Depuis le début de l'ascension nous n'avions croisé personne, puisque nous avons pris ce sentier malgré les interdictions liées au risque d'incendie. J'avais

imaginé un *ranger* sortant de derrière un buisson pour nous infliger une amende. Pas une chasse à l'homme.

– Les bâtons, a marmonné Dakota. Et les couteaux.

J'ai regardé les bâtons de marche télescopiques attachés à mon sac, et je me suis imaginée en train de frapper quelqu'un avec ça. Ils étaient bien trop légers pour faire mal, sauf si l'on en utilisait la pointe. Quant à nos couteaux pliants, nos deux Buck 110, ils étaient aiguisés comme des rasoirs, et solides, mais la seule pensée de les utiliser pour poignarder un être humain m'a donné la nausée.

Soudain, comme au ralenti, Dakota a vacillé sous l'effet d'un choc. Le son avait été furtif, une sorte de « fffrrttt » soyeux. Une goutte de transpiration a glissé dans mon œil gauche, me brûlant ; j'ai cligné des paupières. Puis j'ai entendu l'explosion d'une flèche contre la pierre.

– À plat ventre ! a soufflé ma sœur.